

CONCLUSION : REMARQUES POUR UNE RECHERCHE
PLURIDISCIPLINAIRE EN MILIEU DIFFERENT

"Le monde est (...) moins notre représentation
que notre vérification" G. BACHELARD (1)

-:-:-:-:-

Sans vouloir en forcer la signification, ni leur attribuer une représentativité qu'ils ne possèdent peut-être pas, il apparaît que les textes qui précèdent - tout en manifestant une certaine diversité de préoccupation - s'inscrivent dans le cadre d'une conception commune de la recherche dont on se propose, pour conclure, d'esquisser les limites et les principales tendances. On souhaite ainsi contribuer - fut-ce de cette façon modeste - à fonder les prémisses d'une réflexion méthodologique collective.

A. Toute activité scientifique s'inscrit dans la double exigence "circulaire" de l'observation des faits et de la réflexion théorique, la seconde transcendant la première mais ne cessant finalement de lui être soumise. A cet égard, c'est la nature des faits étudiés qui constitue la principale caractéristique des recherches dont il a été question dans ce Cahier. C'est le fait qu'elles s'effectuaient dans des sociétés et dans des cultures profondément hétérogènes à la tradition occidentale qui a conditionné toute la perspective méthodologique dans laquelle elles s'inscrivent. On peut définir, pour préciser les idées, une notion de distance socio-culturelle entre la société observée et son observateur. Cette distance est minimum lorsque celui-ci étudie sa propre société dont il connaît parfaitement - du moins peut-on l'admettre - la structure, la culture et bien entendu, la langue. Elle est au contraire maximum lorsque tous ces éléments lui sont inconnus ou doivent être remis

(1) "Le Nouvel Esprit Scientifique", PUF, p. 44.

systématiquement en question. La position du chercheur est en principe la plus favorable dans le premier cas : la connaissance qu'il possède du milieu lui permet d'aborder directement des ordres de recherche déjà très élaborés ; on a vu ici même comment l'analyse économique s'appuyait sur l'observation d'indicateurs qui n'avaient de sens que s'ils se rapportaient par exemple à des conditions de l'échange parfaitement définies et qui n'étaient pratiquement tels que dans nos sociétés industrielles. De même, une recherche psycho-sociologique valable nécessite une connaissance étendue à la fois de la société et du langage moyen de communication entre l'enquêteur et l'enquêté, nécessaire pour distinguer le manifesté du sous-jacent, le descriptif du projectif. Certaines disciplines comme l'économie, la sociologie, la psychologie, etc... ne sont donc applicables qu'à nos propres sociétés ou à des sociétés dont les éléments de connaissance nécessaires ont au préalable été réunis.

Lorsque la distance culturelle est au contraire maximum, comme c'est le cas ici, la recherche doit débiter par une longue étape descriptive destinée à faire connaître au chercheur l'univers socio-culturel de la population étudiée. Cette description nécessite l'intervention de ces "techniques du dépaysement" - selon l'expression de Levi-Strauss - que l'on désigne sous le terme générique de méthode ethnographique. Cette étape - qui est un but en soi pour l'ethnologue qui la poursuit pour les besoins de sa propre finalité scientifique - ne constitue qu'un préalable, nécessaire mais non suffisant, pour les disciplines précédemment citées. Ainsi nous apparaît, dans le cas des sociétés hétérogènes à la nôtre, la nécessité d'un ordre chronologique d'intervention des différentes sciences, débutant par l'ethnologie et se poursuivant par les disciplines plus abstraites et plus formalisées...

B. S'il conditionne sa démarche méthodologique, le fait de travailler sur des civilisations différentes conduit également le chercheur à considérer d'une autre manière son objet de recherche et la nature même de sa démarche scientifique. Opérant sur sa propre société, dont la connaissance lui est implicite et habituellement inconsciente, et dans laquelle il ne puise qu'à mesure de ses besoins, le chercheur finit par voir cette société d'une façon fragmentaire, limitée à la seule optique de sa recherche. Lorsqu'il se trouve au contraire en présence d'une société dont il ignore tout - ou dont il est du moins fondé à tout remettre en question - son extranéité par rapport à cet objet lui en rend sensible à l'évidence la globalité et l'opacité.

Ce n'est pas un hasard si la notion de fait social total, si le fonctionnalisme, puis le structuralisme, ont pris en anthropologie le développement que l'on sait. Dans ce domaine l'objet proposé à notre connaissance passe en quelque sorte au premier plan, aux dépens des aspects partiels étudiés par chaque discipline particulière. Face à cette résistance massive à son effort de connaissance, la nécessité méthodologique où il se trouve de multiplier et de coordonner - seul ou en équipe - les approches multidisciplinaires, conduit le chercheur à mettre en question la nature et les limites de la connaissance apportée par chaque discipline.

A la conception "chosiste" d'une science tenant sa nécessité logique d'un objet qui lui est propre, il apparaît alors plus justifié d'opposer une notion relativiste et, si l'on peut dire, complémentariste, dans laquelle chaque discipline n'est plus qu'un point de vue partiel et particulier - privilégié, d'une façon artificielle justifiée par sa seule fécondité - sur une réalité globale qui le dépasse de toutes parts. S'agissant d'un objet de connaissance possédant une totalité fonctionnelle - ou que l'on peut du moins postuler telle - chaque discipline s'efforce alors de reconstruire cette totalité, mais d'un point de vue et dans une perspective qui lui sont propres. Elle en met de la sorte en relief un aspect particulier et reconstruit l'ensemble à partir de cet aspect et par rapport à lui. L'effet de perspective dû à ce choix partiel et partial imposera donc une certaine déformation non pas certes au réel, mais à l'image que nous nous en ferons. Ainsi, et en simplifiant sans doute abusivement, on peut dire que la géographie reconstruit la société à partir et autour du paysage, l'économie à partir et autour des phénomènes de production-échange-consommation, etc... Le plan du village et celui du terroir serviront de base au sociologue pour reconstituer la structure lignagère alors que celle-ci servira réciproquement au géographe à expliquer la structure du village et celle du terroir...

L'approche pluridisciplinaire - inévitable de toutes façons dans l'étude des civilisations différentes - se justifiera dans cette conception comme la juxtaposition dynamique, dans une perspective cette fois totalisante, des images partielles obtenues par chacune des diverses disciplines. Cette juxtaposition permettra de mieux mesurer la part d'explication que nous apporte chacune, sa signification dans un cadre plus large et les distorsions inhérentes à son optique particulière. On pourra, à partir de là, concevoir une connaissance

plus complète de l'objet observé, intégrant la totalité de notre connaissance sur cet objet.

C. Sur le plan théorique cette conception relativiste et complémentariste de l'ordre entier des sciences humaines ne résout certes pas tous les problèmes mais nous permet de mieux comprendre, en leur donnant un cadre théorique qui les justifie et les coordonne, un certain nombre de principes exprimés dans les textes qui précèdent et quelques-uns de leurs corrolaires :

- le principe d'une approche multidisciplinaire, selon un ordre chronologique déterminé, y trouve en particulier une telle justification. Dans le même ordre d'idée une conception également relativisée de l'objet d'une science peut intégrer les différents points de vue exprimés à cet égard dans les textes qui précèdent. Au lieu que cet objet soit revendiqué dans sa totalité phénoménologique par une seule discipline, nous sommes amenés à nous souvenir que celle-ci n'en retient que certains aspects, conditionnés par sa perspective particulière et pouvant varier avec celle-ci. Il nous devient ainsi naturel de concevoir qu'un même objet, considéré dans sa globalité, puisse "appartenir" par des aspects différents à des disciplines différentes.

- par là aussi, le principe d'une unité des sciences humaines au niveau de la communauté des techniques de recherches, tels qu'il s'exprime dans l'un des textes qui précèdent, s'il nous paraît compréhensible sur le plan opératoire, nous semble en même temps devoir être complété et ajusté sur celui de la théorie. Il faut d'abord remarquer qu'il y a une adéquation certaine entre une science, son point de vue sur le réel, son objet et ses techniques d'observation. Ceci, qui est un aboutissement et non une nécessité logique, tient au fait qu'une science, ou une orientation de recherche, n'est généralement pas créée ex nihilo, à partir d'une déduction logique ; elle naît d'un objet particulièrement évident et facile à saisir, d'un problème ou d'un besoin nouveau, quelquefois d'une analogie féconde ou de l'apparition d'une technique. Elle constitue alors son objet, sa méthode et sa théorie, quelquefois sa "chapelle" et se montre généralement fort jalouse de son bien. Dans la mesure où cette situation est un stimulant pour la réflexion sans lui être une entrave, elle ne peut être que féconde. En tous cas, il n'est pas tout à fait exact que les technologies soient d'emblée communes à toutes les formes de recherche. Il vaudrait mieux dire que, en fait, chaque science reste peu ou prou attachée à une méthodologie et réciproquement, mais que chacune

peut et doit participer - non seulement avec son appareil technique, mais avec la problématique et la réflexion théorique qui lui sont attachées - à l'appréhension totale de l'objet de connaissance.

- de même, on peut dire que certains problèmes tels que l'hétérogénéité radicale des sociétés, comme le pense volontiers l'ethnologie ou, au contraire, leur comparabilité comme le postulent les disciplines plus formalisées, ne sont nullement liées à la nature de ces sociétés. Elles résultent d'un choix opéré par le chercheur selon qu'il s'attache à trouver ce qui les distingue et à les reconstituer en entités singularisées par la multiplicité des aspects retenus, ou qu'il cherche au contraire, par un effort d'abstraction sur la totalité mouvante de leurs manifestations concrètes, des éléments identiques, comparables ou transposables. Le premier parti-pris est surtout attaché à une recherche monographique, qualitative, visant à définir l'unité structurale et la cohérence interne d'une unité d'observation - un groupe par exemple - bien déterminée. Dans le second cas, par contre, on se trouve en présence d'une analyse par "dimensions" cherchant à définir des variables et s'appuyant sur l'analyse quantitative pour déterminer la signification de leurs différences ou de leurs changements, et les relations existant entre elles.

Au total, on se rend compte que la caractéristique générale de cette conception de la recherche, liée répétons-le à une situation particulière à l'égard de l'objet d'observation, aboutit à donner à cet objet l'importance principale et à relativiser, à ordonner par rapport à lui, les différentes formes d'approche qui peuvent lui être appliquées.

D. A côté de ces considérations théoriques on peut essayer de définir, dans le même esprit, les principales conséquences pratiques de cette conception de la recherche. On a vu comment une mise en question totale de l'univers socio-culturel observé impliquait la nécessité fondamentale d'appliquer à celui-ci une pluralité de procédures de recherche, que celles-ci soient le fait d'un seul chercheur ou d'une équipe multidisciplinaire. Il nous semble que l'on peut distinguer dans la relation qui s'instaure de la sorte entre les disciplines - et les chercheurs qui les représentent - trois étapes successives. Précisons que ces étapes ne se présentent pas nécessairement de façon tranchée tout au long d'une opération de recherche. Elle se différencie progressivement au regard de leur objectif : mise au point d'un outil de recherche, exécution d'un sondage, et peuvent se constituer en cycles de longueur inégale pouvant être momentanément superposés.

- la première étape est celle de la collecte ; on peut y distinguer deux moments. D'abord une phase d'approche descriptive, très générale, nécessaire à la connaissance d'une société supposée entièrement inconnue. L'observation y utilise les méthodes d'observation de l'ethnologie et s'appuie sur tous les éléments directement saisissables pouvant servir de "noeuds de questions" selon l'expression de Griaule. Les objets, leur technologie et leurs usages, les individus avec leurs particularités et leur histoire, les vocabulaires spécialisés servent ainsi de point de départ et de "témoins rassurants" pour emprunter une autre formule du même auteur. Dans une équipe pluridisciplinaire, la tâche de tous est à ce stade identique et relève de l'ethnographie. Mais tandis que l'ethnologue y est comme on l'a déjà noté, d'emblée au coeur de sa recherche, il ne s'agit pour les autres que d'un préalable à leur travail spécifique. La seconde phase de cette première étape est caractérisée par une différenciation progressive entre les chercheurs, par rapport à leur objet de recherche. Chacun, selon sa spécialité, y définit ses objectifs propres et les instruments - indicateurs, questionnaires, etc... - au moyen desquels il cherchera à les atteindre. Alors que la première phase était surtout qualitative sauf pour des phénomènes immédiatement dénombrables, c'est ici que peut intervenir une quantification systématique. On peut concevoir - dans une équipe bien soudée - une façon particulièrement intéressante de concevoir cette partie du travail. On suppose que les chercheurs opèrent chacun sur un terrain différent, choisi selon un plan d'échantillonnage déterminé. Chacun construit alors, l'instrument d'observation adapté à ses objectifs particuliers de telle manière qu'il puisse être confié aux chercheurs des autres disciplines, qui jouent ainsi pour lui le rôle d'enquêteur, sur le terrain qui leur est dévolu. Si certaines observations particulièrement complexes restent à effectuer pour chaque spécialiste celui-ci dispose au moins d'une masse d'observations plus étendue et plus large que s'il opérerait seul, en même temps qu'il gagne une vue plus complète et plus diversifiée de son propre terrain d'enquête.

La seconde étape de cette recherche en équipe pluridisciplinaire serait la phase de dépouillement et d'exploitation. Après avoir été dans la phase précédente ethnologue, puis chercheur dans sa discipline en même temps qu'enquêteur pour les autres membres de l'équipe, chacun y retrouverait alors sa pleine spécificité. C'est à ce niveau que l'économiste se retrouverait

économiste, le géographe géographe, etc... Interprétant ses matériaux dans le cadre théorique de sa discipline, ajustant l'un à l'autre, chacun reconstruirait la société, objet commun de recherche, dans la perspective qui lui est propre. En général c'est à ce stade que s'arrête une recherche "monodisciplinaire".

On peut concevoir une troisième étape qui soulève de nombreux problèmes mais qui devrait aussi se révéler féconde et originale. C'est celle où l'équipe reconstituée en tant que telle s'efforcerait de coordonner les points de vue et les connaissances particulières apportées par chacun pour en constituer une connaissance synthétique et cohérente de l'objet commun de recherche. Chaque chercheur continuerait à y assumer son propre point de vue de sociologue ou de démographe, cette fois non plus isolément mais face aux autres et en fonction de leur point de vue. On possède déjà des exemples remarquables de tentatives de ce genre (1) qui nous font espérer que l'on pourrait en généraliser la pratique et en codifier - au cours de réflexions collectives - les conditions et les objectifs. En termes concis, disons que le problème serait de définir un champ d'interprétation commun dans lequel les données spécifiques recueillies dans le cadre de chaque discipline seraient définies, chacune - sous forme par exemple de variables - dans leur position, leur rôle et leur poids relatif par rapport aux autres. On pourrait alors les intégrer dans un ensemble structural, dans un modèle intégrant de façon cohérente la somme de nos connaissances sur l'objet de recherche initial. Ainsi passerait-on, comme le proposait Bachelard, de l'observation à la vérification.

Pour complexe qu'elle soit, et pour discutables qu'en soient peut-être les premiers résultats, cette attitude épistémologique serait sûrement plus fructueuse que celle qui se borne à juxtaposer simplement des chapitres sur le milieu naturel, la démographie, les conditions techniques et économiques, les facteurs religieux, sociaux, etc... sans intégrer réellement tous ces éléments dans un schéma opératoire qui les rende comparables. De telles tentatives soulèvent des problèmes techniques délicats, certes, mais face auxquels nous ne sommes pas entièrement désarmés. Elles risquent par contre de se heurter, sur le plan théorique et idéologique à des répugnances et des dogmatismes plus enracinés. Une telle attitude méthodologique touche en effet à des options fondamentales acceptées souvent comme décisives et que l'on doit admettre de

(1) Notamment une étude pluridisciplinaire effectuée en Côte d'Ivoire et dans laquelle H. LHUILLIER a joué un rôle très important.

remettre, au moins momentanément, en jeu comme de simples hypothèses de travail. C'est pourtant la seule façon d'apporter un peu de lumière sur des problèmes fondamentaux tels que les rôles comparés dans le fonctionnement et la transformation des sociétés des facteurs cognitifs et affectifs et de facteurs liés au milieu tel que l'économique, le social ou le sacré. La maîtrise des mécanismes impliqués par une politique d'action directe quelle qu'en soit l'inspiration - et le développement en est une - est cependant à ce prix.